

Témoignage de Marie T.

Mai 2011, ma fille est hospitalisée en urgence à Rennes pour une transplantation cardiaque. Pendant quatre mois, je reste à ses côtés, ce sont des moments particulièrement difficiles, mais je fais face à cette situation, soutenue notamment par la psychologue du service.

Les équipes médicales, des aides-soignants au chirurgien, sont professionnelles, compétentes, humaines, je leur fais entièrement confiance. Je leur en suis toujours autant reconnaissante.

Je réside dans un foyer pour accompagnants, nous nous retrouvons pour les repas, partageons nos histoires et nous réconfortons mutuellement, je suis donc, de par la situation, sortie de l'isolement. Sur les conseils reçus tant à l'hôpital qu'au foyer, avant de rentrer chez moi, je reprends contact avec le Docteur Z. pour ne pas vivre un «retour de manivelle», en étant de nouveau isolée.

Le Docteur Z, je l'ai consulté pour la première fois en 2006, pour un grand manque de confiance en moi. Toutes Mes relations sont faussées avec ce problème. Découragée je m'étais isolée. Je ne connais rien à la psychanalyse, mais je me retrouve allongée sur son divan, dans un silence total de sa part.

Aucun travail n'est fait, pas d'analyse des rêves, il ne relève rien de ce que je peux dire, quand je lui en fais la remarque il me répond : «vous ne dites jamais rien d'intéressant», pourtant je donnais le maximum. Je laisse la situation s'enliser. J'arrête ma thérapie début 2011, limite en dépression. Ma conclusion : décidément, je ne vauds rien.

A mon retour de Rennes après la transplantation, en septembre 2011, je retourne donc le voir, heureuse de rentrer avec ma fille. Forcément, je suis sortie différente d'une telle épreuve. J'ai été une mère courageuse, je me suis habituée à vivre et à communiquer avec les uns et les autres, je me suis sentie acceptée, voire appréciée. J'ai enfin une assez bonne estime de moi. Je marche beaucoup, j'apprends à ne pas me laisser happer par la peur du lendemain. Évidemment tout cela est à consolider, je contrôle mes pensées pour ne pas être face à mes émotions, et c'est fatigant. Je ne retourne pas sur le divan, le Docteur Z a changé de comportement, me fait des compliments, je pense alors que c'est dans le cadre du travail analytique, puis je me sens mal à l'aise : aucun travail thérapeutique, le ton reste léger. Je ne suis pas là pour ça. Je l'informe que je cesse les rendez-vous pour essayer un autre mode de thérapie, qu'il ne m'aide pas à trouver.

Après les fêtes de fin d'année isolée et sans avoir trouvé de place libre chez un autre thérapeute, je retourne le voir. Je me sens plus fragile, déçue de ne pas être réellement accompagnée, les rendez-vous s'enchaînent. Un jour, ayant entendu du bruit de vaisselle, je lui dit «je pensais que vous prépariez le café», c'était vraiment sans arrière pensée, j'attendais un sourire en retour. Il a proposé de m'en faire un, j'ai refusé à trois reprises, mais il l'a fait, s'est assis pour la première fois à côté de moi. Je lui ai dit que cela me gênait et je lui ai demandé s'il pouvait reprendre sa place derrière son bureau, ce qu'il fit. Les rendez-vous suivants, le café était servi d'office, j'ai accepté, je ne savais pas si je m'étais fait des idées, j'en avais honte, j'ai fini par être vraiment troublée.

Il savait à quel moment il pouvait m'embrasser. Sidérée, je suis entrée dans une relation que je n'aurai jamais pensé se présenter ni accepter, d'autant plus que je lui avais parlé d'un abus dont j'avais été victime, et qu'il savait tout de moi et de mes fragilités dues à l'enfance.

Après m'avoir embrassée, il a ouvert son agenda et m'a fixé un autre rendez-vous. Isolée, complètement perdue, j'y suis retournée la semaine suivante et nous avons eu des relations sexuelles au cabinet, je lui ai dit ma gêne d'aller sur le divan, il m'a répondu qu'il y avait d'autres endroits, qu'il avait fait l'amour dans toutes les pièces de l'appartement. En parlant d'autres femmes, il rendait la situation acceptable.

Il me donnait rendez-vous pendant sa pause déjeuner, puis est venu aussi chez moi. Souvent, il venait une demi heure avant d'aller au golf. Dans ma tête, j'étais entre le « finalement, je ne valais que ça » et « peut-être qu'il m'aime bien ». J'étais en plein dans mon problème, je m'adaptais, je me laissais faire, j'étais la gamine qui acceptait tout. J'avais eu une mère abusive, qui savait tout, à la limite de penser pour moi, qui était obèse, pour elle je n'existais que par mon corps. Encore adolescente, elle me disait que je ne devrai pas m'embêter avec un mari, mais me faire entretenir. Je n'ai jamais été à l'aise avec ce corps, je n'osais pas être féminine, et j'ai passé ma vie pratiquement seule.

Il a su profiter de toutes mes confidences sur le divan. En pensée, j'étais toujours à Rennes, cela a certainement joué dans la manipulation, je pense qu'il a servi d'exutoire.

Avant l'opération, alors que j'étais encore en analyse sur le divan, au moment de partir, il m'avait dit « je ne ferai jamais l'amour avec vous » je lui avais répondu « j'espère bien, j'en mourrais », je m'étais demandée pourquoi ce besoin de me rassurer ? Lors du premier rapport sexuel, il m'a dit « tu vois, tu n'en es pas morte », et il a ajouté qu'il avait pensé « toi, ma grande, un jour je t'aurai », lorsque je lui avais répondu que j'en mourrais. J'ai eu la sensation de prendre une gifle... Je n'ai rien dit. Je vivais seule depuis 1991, sans sexualité depuis plus de 15 ans. Il m'a dit « j'ai l'impression d'être avec une vierge ». Je ne l'ai jamais appelé par son prénom, ce n'était en rien une relation « normale ». Il m'a conseillé un site, c'était du porno, j'en ai pleuré. Quand je lui ai dit « Nos relations ressemblent à celles avec une pute », il m'a répondu : « Ah, mais c'est un peu ça ! »

Dès le début, je lui avais dit faire des rêves qui me dérangent, « Appelle-moi papa si tu veux » fut sa réponse, et c'est moi qui me suis trouvée idiote de lui avoir dit. « Je ne t'aimais pas quand tu étais sur le divan » me dit-il une autre fois, alors que j'avais eu tant de mal à accorder ma confiance et j'avais été si sincère dans ma démarche pour me sortir de ma situation.

Je ne lui ai jamais dit que je souhaitais faire une rencontre, je ne comprenais pas les femmes qui acceptent des relations dans lesquelles elles ne sont pas respectées, je ne comprends pas qu'un médecin tutoie ou appelle une patiente par son prénom... Et il est pourtant parvenu à me faire vivre une telle situation.

Début septembre, J'ai dû me faire aider pour en sortir suite à des montées de tension, dont une avec hospitalisation, par la psychologue du CIDFF, qui m'a présenté par la suite la juriste.

Le 24 novembre 2014, j'ai porté plainte contre le Docteur Z devant le conseil de l'Ordre. Pour se défendre, il a déclaré que c'est moi qui lui demandais de me faire un café, ce qu'il faisait. Puis, au cours d'une consultation, je l'ai agressé sexuellement, et menacé du conseil de l'ordre, se sentant piégé, il aurait accepté de venir chez moi à chaque appel. C'était un médecin en fin de carrière, le conseil départemental de l'ordre des médecins ne s'est pas associé à ma plainte devant le conseil régional.

En sortant de cette emprise, en ouvrant les yeux, j'ai eu la sensation de perdre la raison. Mais comment avais-je pu accepter? A quel moment l'inacceptable, l'impensable est-il devenu acceptable? Tout s'est mélangé, je revoyais le psy du début quand je lui ai accordé ma confiance, la situation vécue à Rennes qui m'exploitait dans la tête, l'amnésie sur une partie de mon enfance, bref, un véritable tsunami, une horreur.

J'ai eu trois réactions de médecins, «On est deux dans une histoire» «Allez, il faut tourner la page» «Et alors!! Vous allez porter plainte?» J'avais besoin de me rattacher à mon côté carré, autant dire que c'était à l'opposé. Je n'avais jamais eu de problème de poids, j'ai grossi de 20 kilos, je n'étais pas à l'aise avec la féminité, maintenant plus aucune trace, plus de coiffeur, plus de couleur, plus d'épilation. Pendant des mois, des douleurs musculaires horribles dans les jambes, je ne savais pas que c'était le stress, personne ne m'a rassurée.

Je suis arrivée sur Atoute, je ne fréquentais pas les forums, je pensais que certains se livraient trop... Je me suis étalée. C'était ma bouée de secours. Heureusement Ariane a pris le temps de me rassurer, de m'expliquer, de m'informer, elle avait connu la même chose. Je lui dois énormément. Je n'étais pas la seule, j'ai découvert le problème de celles qui n'osent pas porter plainte, celles qui ne passent pas le conseil départemental.

Il a fallu que je retourne à Rennes pour l'audience, Rennes c'est Pontchaillou, l'hôpital, et j'y revenais pour une plainte contre un médecin au conseil de l'ordre. J'étais seule face à mon psy et son avocat. Je dénonçais le manque d'article interdisant les relations sexuelles dans le code de déontologie et l'avocat s'appuyait sur ce manque justement. Le Dr Z. n'a eu qu'un avertissement alors que la faute était reconnue.

J'ai décidé de faire appel et de me battre pour l'ajout de cet article dans le code de déontologie des médecins. Ce n'est pas acceptable de souffrir autant par la faute d'un médecin, qui sait ce qu'il fait, qui dans mon cas profite d'une opération lourde, de ma vulnérabilité à ce moment là et de mon passé. Le cabinet médical n'est pas un lieu de rencontres. J'ai demandé à un jeune remplaçant s'il avait eu une formation sur le sujet «oui, on nous a dit», ce n'est pas suffisant. Une formation pour comprendre l'interdit, pour l'accueil des victimes, un réseau pour trouver un rendez-vous rapidement est nécessaire. Aucune complaisance à avoir envers un

confrère qui se comporte de cette façon, l'article réfrènerait les ardeurs de certains et les conseils départementaux seraient plus lucides et plus fermes face aux transgressions d'un des leurs.

C'est quand même navrant que ce ne soit qu'au commissariat que j'ai retrouvé un discours cohérent, une écoute bienveillante et une proposition de rendez-vous avec la psychologue dès le lendemain.

Annexes :

Décision du CROM (Conseil Régional de l'Ordre des Médecins) du 21/03/2016

http://www.atoute.org/article3bis/MarieT_DecisionConseilRegional_21mars2016.pdf.

Le Docteur Z est considéré comme fautif, mais ne reçoit qu'un avertissement, soit la sanction la plus clémente. Cette décision sera annulée en appel devant le CNOM et la sanction sera aggravée :

Décision en appel du 18/12/2017 du CNOM (Conseil National) **condamnant le Dr Z à 6 mois d'interdiction d'exercice** : http://www.atoute.org/article3bis/MarieT_DecisionAppelConseilNational_decembre2017.pdf

Autres témoignages

Ariane <http://www.atoute.org/article3bis/TemoignageAriane.pdf> l'abus sexuel dont elle a été victime de la part de son psychiatre date de 10 ans, elle n'a pas pu aller au delà de la réunion de conciliation organisée par l'Ordre à la suite de sa plainte. Son psychiatre a écrit deux lettres ahurissantes à son mari

http://www.atoute.org/article3bis/Ariane_LettreDuPsychiatreAuMari.pdf

Cassandra <http://www.atoute.org/article3bis/TemoignageDeCassandra.pdf> Cassandra accepte les interviews son et et presse. Sa plainte est en cours.

Fleur et Bambou <http://www.atoute.org/n/forum/showthread.php?t=160789>

Charlotte70 une affaire particulièrement sordide

<http://www.atoute.org/n/forum/showthread.php?t=125784>

Sonia64 <http://www.atoute.org/n/forum/showthread.php?t=143667>

Plusieurs témoignages dans la même discussion du forum Atoute

<http://www.atoute.org/n/forum/showthread.php?t=175761>